

LACROIX, Yvon, *Les origines de La Prairie (1667-1697)*.  
Montréal, Bellarmin, 1981. 207 p. Coll. « Cahiers d'histoire des  
Jésuites, 4 ». \$12.00.

John A. Dickinson

Volume 36, Number 1, juin 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304035ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304035ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dickinson, J. A. (1982). Review of [LACROIX, Yvon, *Les origines de La Prairie (1667-1697)*. Montréal, Bellarmin, 1981. 207 p. Coll. « Cahiers d'histoire des Jésuites, 4 ». \$12.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 36(1), 110–112.  
<https://doi.org/10.7202/304035ar>

LACROIX, Yvon. *Les origines de La Prairie (1667-1697)*. Montréal, Bellarmin, 1981. 207 p. Coll. «Cahiers d'histoire des Jésuites, 4». \$12.00

Ce quatrième cahier d'histoire des Jésuites est consacré au développement d'une des seigneuries appartenant à cette compagnie: La Prairie de la Madeleine. À l'aide d'une documentation imposante (Relations des Jésuites, documents administratifs, registres paroissiaux, actes notariés), l'auteur retrace l'histoire des trente premières années de ce fief et de la mission amérindienne s'y rattachant, tout en tentant de démontrer que les Jésuites sont des seigneurs entreprenants qui font tout en leur pouvoir pour assurer une croissance soutenue et ordonnée de leur seigneurie.

Un premier chapitre raconte l'histoire de la mission «iroquoise» de La Prairie qui est à l'origine du Kahnawake d'aujourd'hui. Établie après la fin de la première guerre iroquoise en 1667, cette mission regroupe bientôt une centaine d'Amérindiens venus de divers villages iroquois. Cependant, des problèmes engendrés par la traite de l'eau-de-vie et par l'épuisement des sols poussent les Jésuites à demander, dès 1674, une augmentation de leurs terres pour éloigner la réduction des établissements français. L'intendant Duchesneau appuie la demande, mais les religieux doivent vaincre l'opposition farouche de Frontenac, et ce n'est qu'en 1680 que la concession du fief du Sault Saint-Louis sera régularisée. Après son déménagement, la mission connaît un essor et regroupe en 1685 près de 700 néophytes. Mais c'est l'établissement français qui se trouve au coeur des préoccupations d'Y. Lacroix. Dans le deuxième chapitre, la population est minutieusement reconstituée et les cadres de sa vie sociale (village et paroisse) sont examinés. En effectuant des «recensements» à tous les quatre ans à partir de 1673, l'auteur retrace le progrès du peuplement: de 99 en 1673, la population passe à 216 en 1685, pour finalement atteindre 321 à la fin de la période étudiée (1697). Un village commence à prendre forme dès 1673, mais ne prend de l'ampleur que lorsque les habitants s'y réfugient pendant la deuxième guerre iroquoise. Les missionnaires assurent le service religieux aux colons jusqu'en 1686 lorsque la paroisse est confiée aux Sulpiciens et qu'une fabrique est formée. Enfin, un dernier chapitre traite de l'administration seigneuriale, de la concession des rotures et de leur mise en valeur. Le «terrier de La Prairie (1673-1697)» que ces opérations ont permis de réaliser est d'une grande utilité et intéressera tout autant les généalogistes que les historiens. Davantage préoccupé par les hommes que par les choses, l'auteur accorde une attention particulière à la stabilité des censitaires, aux initiatives qui pourraient faire progresser l'établissement français (les associations entre individus, l'engagement de domestiques), et aux facteurs susceptibles de retarder le défrichement (la guerre iroquoise, la course des bois).

Si on ne peut que louer la rigueur de la recherche et féliciter l'auteur pour la qualité et la quantité des renseignements fournis, l'interprétation des faits ainsi établis appelle quelques réserves. Les monographies seigneuriales et paroissiales sur la Nouvelle-France font cruellement défaut et il faut espérer que ce genre d'études se multiplie. Mais pour être pleinement utiles, elles devraient tenter de se situer dans un courant historiographique et fournir des données qui puissent servir de base à des comparaisons éventuelles. Que dire d'un ouvrage portant sur la société rurale au XVII<sup>e</sup> siècle qui ne fait aucune référence aux travaux de Louise Dechêne? En s'isolant dans les sources, l'auteur se coupe d'apports importants et la qualité de l'analyse en souffre. Par exemple, la présentation des données démographiques néglige complètement la méthode élaborée par des spécialistes dans ce domaine et bien connue des historiens. Ainsi, les résultats sont difficilement comparables. Une attitude plus critique à l'égard de certaines sources comme le recensement de 1681 aurait été appréciée. L'écart entre les données de l'auteur (184 individus) et celles du document officiel (143) ne peut être expliqué par la seule course

des bois; les anomalies relevées appelaient une interrogation sur la valeur de cette source. En ce qui concerne les Amérindiens, l'auteur n'est pas très à l'aise. Chez les Iroquoiens, c'est la femme qui assure la base de l'alimentation à la famille par l'horticulture et non, comme l'affirme l'auteur, l'homme par sa chasse (p. 28). D'ailleurs, il semble conscient de ce fait lorsqu'il explique la pauvreté de la mission par l'épuisement des sols et leur inaptitude à la culture du maïs (pp. 30-32). Certains raisonnements sont plutôt curieux. Par exemple, il affirme que l'Île Jésus, inaccessible sauf aux deux extrémités, fut rejetée comme site de la mission à cause de sa trop grande proximité de Montréal (p. 34). Il ne faut pas être très fort en géographie pour réaliser que l'alternative choisie, le Sault Saint-Louis, est bien plus accessible à partir de Montréal! Aussi ne cherche-t-il pas à dépasser les *Relations* pour expliquer la popularité de la mission. Les facilités qu'offrait ce site pour la traite, allié au fait que la population est en grande partie formée de captifs hurons, neutres, ériés et andastes désireux de se soustraire au contrôle des Iroquois, ne sont certainement pas étrangers à ce phénomène. D'ailleurs les conflits entre capitaines agniers et hurons qui amèneront une partie des Hurons à s'établir à la mission sulpicienne de la Montagne en sont un témoignage éloquent (pp. 28-29). Quant à la thèse fondamentale de l'auteur, à savoir que les Jésuites étaient des seigneurs entreprenants, la démonstration reste à faire. Le recrutement pour La Prairie se fait aux dépens d'autres seigneuries (et parfois d'autres seigneuries jésuites comme Batiscan et Cap-de-la-Madeleine) et n'est pas un apport neuf au peuplement de la colonie. Ces colons sont plutôt motivés par la qualité du site — proximité de Montréal et des pays d'en haut, présence de prairies naturelles permettant immédiatement le travail à la charrue — que par les services offerts par les seigneurs qui n'arrivent même pas à y fixer un notaire résident. Par ailleurs, les concessions accordées avant 1694 sont de dimensions relativement petites (2 par 20 ou 2 par 25 arpents) et ne peuvent être considérées comme une incitation au peuplement. Quoiqu'il en soit, les éléments permettant une comparaison valable manquent et on ne peut vraiment juger de la qualité d'entrepreneurship des Jésuites.

Malgré ces défaillances, ce livre est une contribution valable à l'histoire de la Nouvelle-France et ses côtés positifs l'emportent largement sur ses lacunes. C'est un volume fort utile pour qui veut mieux connaître le XVIIe siècle canadien et il faut espérer que d'autres étudiants suivront cet exemple tout en s'appliquant à intégrer les résultats de leurs recherches dans une problématique plus globale.